

Jocelyne Saucier ou l'ambivalence créatrice

André Brochu

Numéro 148, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68029ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (2012). Jocelyne Saucier ou l'ambivalence créatrice. *Lettres québécoises*, (148), 9–11.

Jocelyne Saucier ou l'ambivalence créatrice

Quatre romans seulement, jusqu'ici. Quatre romans en seize années (1996-2010) et même plus, car il faut compter le temps de la rédaction du premier. Années d'écriture soignée, consciencieuse. Avec, pour résultat, ces livres bien distincts les uns des autres par leur sujet et gorgés de substance. Quatre ouvrages qui, à eux seuls et sans conteste, font déjà une œuvre.

Jocelyne Saucier a 48 ans quand elle publie son premier livre. Il raconte une existence ordonnée et heureuse. Pourtant, sous les représentations très articulées, sous la peinture calme de la vie familiale, on sent une étonnante démesure. Tout se passe comme si les mots, par quelque vertu secrète, nous conduisaient au-delà des événements racontés ou des réalités évoquées, vers une vérité de rêve, à la fois poignante et fougueuse. *La vie comme une image*, dit le titre : c'est bien cela, c'est la vie avec tous ses protocoles quotidiens, familiaux, familiaux, et pourtant glacée comme une image destinée à la fois à séduire et à tromper, à masquer d'importantes misères.

Les contraires coïncident. Par exemple, la mère dont la fille nous raconte l'histoire, intimement mêlée à la sienne propre, est une femme probe et courageuse, d'une haute moralité. Pourtant, elle vit au ras de ses viscères, valorise plus que toute chose ses menstruations et le rituel organique qui les accompagne, la « glaire » notamment dont elle donne des nouvelles à ses proches, même à sa fille en bas âge. Et quand celle-ci sera à son tour menstruée, les deux femmes camperont ensemble dans la cuisine, ce qui fera détalier le mari (ou le père). Et pour cause. Si l'organique féminin est prédominant, c'est au prix d'une exclusion : le sexe, masculin surtout, qui inspire l'horreur.

Le père disparu, la fiction s'installe. La mère veut faire croire à un départ provisoire pour des raisons d'emploi. Pendant trois ans, le père sera et ne sera pas absent, l'image de sa présence supplantant son irréalité. Il n'en faut pas plus pour que la jeune narratrice se jette dans le rêve et s'imagine en particulier fille de la reine d'Angleterre, puisque sa naissance a eu lieu la même année — 1948 — que celle du prince Charles.

L'ambivalence ou, osons un néologisme aux connotations plus dynamiques, l'ambivaloir profond du discours, génère un flou par lequel l'histoire échappe en partie au lecteur. Tantôt celui-ci est sensible à la civilité des rapports représentés, tantôt il peut subodorer une violence sous-jacente, laquelle irait jusqu'au meurtre. La dernière phrase du livre suggère, en effet, que la narratrice peut avoir tué son père : « Je me demande quel mobile ils m'attribueraient, si on venait un jour à m'accuser de l'avoir tué. » (p. 100) On lit ailleurs, dans la présentation de certains romans ultérieurs en page 4 de couverture, que *La vie comme une image* est une « bulle intimiste qui raconte l'histoire d'un meurtre invisible ». Le père serait ce Lord Chambellan des rêves, au service de la reine, être à la fois fictif et réel, qui aborde intempestivement la narratrice dans la rue et présente de troublantes ressemblances avec le disparu : une odeur de tabac, une maigre tignasse blonde, une connaissance intime de la mère... Quelle est ici la part de l'image, du surréel ?

Mettons que le meurtre passe aussi inaperçu (il est « invisible ») que le prénom de la narratrice, si tant est que l'un ou l'autre existe !



JOCELYNE SAUCIER

* * *

La famille est encore omniprésente dans *Les héritiers de la mine*, mais la voici très nombreuse : pas moins de vingt et un enfants, ayant chacun nom et surnom, tous matamores et portant avec fierté le patronyme de Cardinal ; un père prospecteur et pauvre dans le village minier de Norcville, peu présent à ses enfants ; une mère blafarde, vouée aux corvées domestiques. Il y a peu de filles, mais deux d'entre elles, LesJumelles (*sic*), occupent une place importante dans le récit.

Elles incarnent ensemble cette bivalence (ou cet ambivaloir) qui était au cœur du premier livre, mais de façon plus limpide. Angèle est la gentillesse et la grâce incarnées. LaTommy (*sic*), sa sœur jumelle, est au contraire un être intraitable, au regard noir. Elles sont la même tout en étant les antipodes, le jour et la nuit. Mais les deux se ressemblent physiquement à tel point qu'il suffit d'un sourire à LaTommy (son vrai nom est Carmelle) pour se faire passer pour sa sœur : le sombre — le plus souvent la douleur, non la méchanceté — devient la lumière. En principe, chacune d'elles peut incarner l'autre, mais la polarité qu'elles matérialisent les confirme le plus souvent dans leur vérité propre. L'ambivalence ne dégénère pas en confusion, elle crée le sens.

Les enfants Cardinal font régner la terreur parmi leurs concitoyens défavorisés de Norco (*sic*), au nom de leur supériorité de clan, mais cette famille n'échappe pas aux déboires financiers. Le père, qui est le

découvreur de la mine, n'a pas réussi à s'enrichir et une compagnie exploite le gisement à son profit. La prospérité pourrait toutefois venir, après une période de cessation des activités, mais le père, qui a découvert un nouveau filon, a œuvré dans l'illégalité et encourt donc de graves ennuis. Or, voilà que la douce Angèle, pour faire disparaître les traces d'activité prohibée et sauver sa famille, se sacrifie en faisant sauter la mine et meurt dans l'explosion. Tous ses frères et sœurs, au cours d'une réunion tenue de nombreuses années après le drame, doivent reconnaître leur responsabilité dans cette mort. C'est LaTommy qui, par sa proximité avec Angèle, par sa capacité de lire directement le destin de sa jumelle, préside à la divulgation de ce qu'on peut appeler un « suicide aveugle », tenu secret jusqu'à la fin du livre ; un suicide où l'on peut voir indirectement le meurtre commis par toute la famille contre son élément le plus lumineux. Où l'on peut voir surtout la source d'une infinie douleur (*douleur* est l'un des maîtres mots du récit).

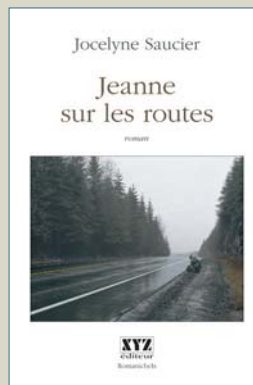
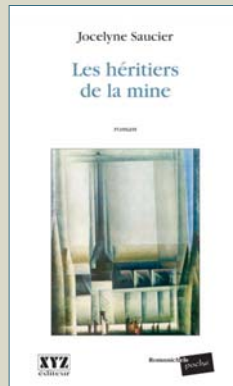
Dans ce livre frémissant, on compte six narrateurs distincts qui nous amènent progressivement à ce centre où lumière et nuit se conjuguent dans le secret de la mine, liées à la figure d'Angèle, laquelle est à la fois l'âme et la faute, la perte et le salut de tous.

* * *

Après deux romans sur la famille, très différents l'un de l'autre, Jocelyne Saucier, tout en conservant le thème familial, aborde le sous-genre du roman semi-biographique. Le personnage éponyme de *Jeanne sur les routes* est Jeanne Corbin, jeune communiste canadienne (1906-1944) qui a réellement existé, est née en France et a émigré au Canada avec ses parents à l'âge de cinq ans. La narratrice qui est, elle, un personnage fictif, fut élevée dans l'admiration pour la muse communiste par un père très militant. On peut comprendre que la jeune fille s'appelle Jeanne elle aussi, « la petite Jeanne » en face de Jeanne la grande, mais ce prénom n'est peut-être qu'une métaphore commémorative. On retrouverait ainsi l'anonymat narratif du premier livre.

De même que la notion de bivalence, dans *Les héritiers de la mine*, concernait principalement les figures d'Angèle et de son *alter ego* sombre qu'est LaTommy, mais s'étendait aussi à toute une famille partagée entre la générosité et l'agressivité, *Jeanne sur les routes* accorde la première place à Jeanne Corbin, la « sainte », l'« héroïne », tout en enveloppant cette figure de connotations complexes. Le sourire surtout, comme chez l'Angèle du roman précédent, matérialise l'âme supérieure de l'héroïne. Le père de la narratrice, peu de temps après son mariage, entend un fameux discours de la militante et il devient instantanément communiste et amoureux d'elle. Il ne vivra jamais d'idylle concrète avec l'objet de sa passion, mais toute sa vie sera marquée. Or sa femme est tout de suite mise au courant de cet amour plus grand que tout et elle va l'accepter, voire le servir, tout en devenant mère de trois enfants. La dernière, née dix ans après les deux premières dont les naissances sont très rapprochées, est la narratrice et elle accompagnera son père, toujours journaliste et militant convaincu, sur les routes où il pratiquera son apostolat, suivant l'exemple de sa Jeanne bien-aimée.

L'amour de la mère, « ma petite mère courage », dit la narratrice, faisant référence à Brecht, est tellement au-dessus des sentiments bourgeois



— jalousie, possessivité — qu'il apparaît comme l'exemple de la bivalence dans ce qu'elle a de plus lumineux (triomphe du sublime sur la douleur). Mais toute l'attitude de Jeanne Corbin, à la fois si courageuse et si fragile (elle mourra de tuberculose à 38 ans), cette Jeanne tout entière présente dans son « doux et triste et magnifique sourire » (p. 100), comporte elle aussi, et même davantage, l'exaltation des contraires en même temps que la victoire du positif sur le négatif.

Comme dans les deux romans précédents, le père est une figure à la fois sympathique et faible, capable de réaliser de grandes choses, par exemple de fonder un journal voué à la libération des travailleurs, mais trop éloigné du sens pratique pour aboutir à ses fins. L'amour, dans *Jeanne sur les routes*, contribue de façon particulièrement poussée à la faillite de son projet humanitaire.

* * *

Considéré, avec raison, comme le plus accompli des romans de Jocelyne Saucier, *Il pleuvait des oiseaux* inscrit dans son titre même ce paradoxe ou cet « ambivoir » qui caractérise l'imaginaire de l'écrivaine. La pluie d'oiseaux, tombés d'un ciel dont les flammes ont rendu l'air irrespirable, est éloquente. La transformation du solide (oiseau) en liquide, du vivant en matière inerte, de l'élévation en chute, du biologique en fabuleux, nous introduit d'emblée dans un univers où les contraires sont substituables.

C'est ainsi que les personnages principaux, des octogénaires et nonagénaires retirés en forêt, incarnent la vie humaine dans ce qu'elle a de plus libre et de plus sain, comme si la société se bonifiait au contact de la nature sauvage. Le principal d'entre eux, Ted Boychuck, légendaire survivant d'un des Grands Feux qui ont dévasté l'Ontario au début du XX^e siècle, longtemps donné pour aveugle, devient un peintre remarquable qui consacre son œuvre à l'évocation de la tragédie qu'il a vécue. Le réel nourrit directement l'imaginaire, la mort devient le ferment de l'art. Les centaines de tableaux que le peintre laisse derrière lui sont à première vue de confuses masses de couleur sombre, mais révèlent ensuite de surprenants motifs puisés dans l'apocalypse vécue.

On y retrouve, entre autres choses, des représentations des superbes jumelles Polson, aux personnalités opposées, qu'il aimait l'une et l'autre également et entre lesquelles il ne pouvait choisir. Passion et refus s'équivalaient donc, pour former un « amour impossible » (p. 173), mélange de nuit et de lumière. Les Polson rappellent « Les Jumelles » dans *Les héritiers de la mine*, également centre lumineux d'indécision.

Tel autre personnage, Charlie, qui accueille une femme photographe à la recherche des survivants des Grands Feux au moment même où Ted Boychuck vient de mourir, cache sous son abord fruste une belle cordialité. Il reçoit surtout Marie-Desneige, dont le vrai nom est Gertrude — l'identité est chose toujours problématique chez Jocelyne Saucier (pensons à Boychuck qui s'appelle indifféremment Ted, Ed, Edward, Theodore, Fedor, Fedia... ; ou à Bruno et Steve, que la photographe aura « connus eux aussi sous de faux noms »). Après avoir vécu en asile pendant 66 ans, âgée maintenant de 82 ans, Marie-Desneige vient s'établir en forêt auprès des ermites Charlie et Tom. Dans cette « communauté du lac » (p. 85) transformée par l'arrivée des femmes, tout est paradoxe et secrète amitié, et même amour puisque Marie-Desneige et

Jocelyne Saucier

Charlie s'éprennent l'un de l'autre, profondément comme à vingt ans. Les lois de la nature trouvent ainsi une expression inattendue; la vieillesse se confond avec une nouvelle jeunesse.

« La réalité avait des flous irrespirables » (p. 156), se dit la photographe, qui souhaite que Charlie et Marie-Desneige aient « échappé encore une fois aux lois du monde » (p. 160). On vit donc dans une demi-réalité, où rien n'est jamais certain. Pourtant, l'univers dans lequel nous introduit Jocelyne Saucier est très articulé et propre à captiver le lecteur, tant par l'action qui est soutenue (malgré le peu d'anecdotes) que par la vérité des personnages. Une sorte de poésie claire, qui propulse des motifs comme le sourire, l'étoile, la forêt, la douleur, cimente les représentations du quotidien et leur confère une magie troublante. Loin d'affaiblir l'écriture, l'ambivalence des situations et des figures lui confère une extraordinaire résonance.

BIBLIOGRAPHIE

- *La vie comme une image*, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. « Romanichels », 1996.
- *Les héritiers de la mine*, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. « Romanichels », 2000.
- *Jeanne sur les routes*, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. « Romanichels », 2006.
- *Il pleuvait des oiseaux*, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. « Romanichels », 2011.

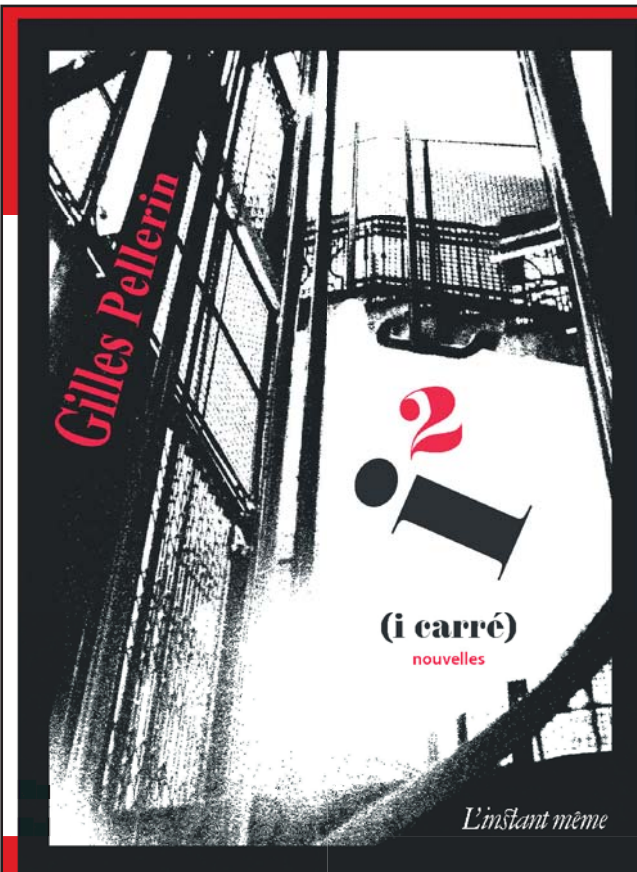
Conquérir le monde ?

INFO
capsule

L'article est paru dans *La Presse* sur *MonOrdi.ca*. On y apprend que la présidente de la maison d'affaires Numérizar, Rosa Margarita Rosario, et Gene Dion, le vice-président, s'apprêtent à signer avec la Chine un contrat de un million de livres à numériser. On ne précise pas s'il s'agit de livres en chinois ou dans une autre langue.

Il y a de l'euphorie dans l'air : « Ces gens-là travaillaient avec des Américains et quand ils ont vu ce qu'on fait, de quelle façon on le fait et l'avantage qu'on a à le faire [sic], là, ils sont prêts à virer tout leur catalogue chez nous. J'espère avant la fin de l'année être en Chine pour signer des ententes », dit Gene Dion dans le communiqué. Il y a de quoi : la petite entreprise qui ne compte que quatre employés passerait du coup à cent. Un bond prodigieux, mais qui laisse quelque peu perplexe : quand on sait à quel point les Chinois sont prudents et que le temps pour eux souvent ne compte pas, particulièrement avec les étrangers, on se dit qu'il y a sans doute loin de la coupe aux lèvres.

Mais Numérizar voit encore plus grand. Outre le projet chinois, les deux associés envisagent de fonder la plus grande bibliothèque numérique au monde. Rien de moins ! Tout se passe comme si Google n'existait pas et que la venue de Numérizar pouvait constituer un obstacle à la poussée de la multinationale. La prudence nous demande de lire cette nouvelle avec un certain scepticisme. Cela dit, si le projet réussit, ce sera sûrement parce que les deux associés auront tellement cru à leur entreprise qu'ils auront soulevé des montagnes, sinon des chaînes de montagnes. Bonne chance à Numérizar...



Gilles PELLERIN



(i carré)

Gilles Pellerin renoue avec ses lecteurs, qui apprécieront encore une fois son style direct, ses métaphores et son cynisme. En fin observateur du monde qui l'entoure, il propose des nouvelles qui dénoncent, qui étonnent et qui dérangent. Jamais trop loin du quotidien mais toujours légèrement décalé, le propos conjugue humour et douleur, admiration et critique. L'auteur n'est pas en reste, lui qui s'inclut volontiers dans l'univers caustique qu'il décrit.

162 pages, 19,95 \$

L'instant même
www.instantmeme.com